

Jean-Michel Adam, « Le modèle émergentiste en linguistique textuelle », *L'information grammaticale* 134, Paris, Peeters, 2012, p. 30-37.

Le modèle émergentiste en linguistique textuelle

RESUMÉ

En dehors des disciplines où il a trouvé une place scientifique reconnue, l'usage du concept d'émergence reste souvent métaphorique. Peut-il en être autrement dans une science anthropo-sociale comme la linguistique textuelle ? Cet article considère que des propriétés déclarées un peu rapidement émergentes ne sont souvent que des combinaisons de propriétés basiques dans des systèmes de haute complexité, c'est-à-dire des propriétés complexes résultantes et non des propriétés nouvelles émergentes. Après avoir successivement examiné la façon dont Benveniste théorise « les niveaux de l'analyse linguistique » (1964) et dont Barthes prolonge ces propositions dans « Introduction à l'analyse structurale des récits » (1966), puis la façon dont les grammaires de textes et la linguistique transphrastique théorisent le passage de la phrase au texte, l'article prend appui sur la linguistique textuelle de Coseriu et un exemple de Kafka pour faire de l'émergence du sens textuel une émergence faible et de la linguistique textuelle une théorie de la complexité.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties. (Pascal, édition de Port-Royal, 1671, XXI : « Pensées diverses »)

Tout en reconnaissant qu'« en dehors des disciplines où il a trouvé une place scientifique reconnue » l'usage du concept d'émergence reste bien souvent métaphorique, Michel Morange (2008 : 16) considère que « la métaphore est assez puissante, et la référence à son usage scientifique fort assez claire ». Dans les sciences de la vie, la diffusion du concept d'émergence semble bien avoir eu des effets épistémologiques intéressants : « Cette naturalisation de l'émergence a permis de concevoir que des systèmes complexes pouvaient acquérir des propriétés nouvelles – aussi nouvelles que la vie – par le simple franchissement d'un seuil dans le nombre et la nature des relations entre les différents composants élémentaires » (Morange, 2008 : 16). Pourrait-il en être de même dans une science anthropo-sociale comme la linguistique et tout particulièrement dans le champ de la linguistique textuelle, dont les organisatrices m'ont demandé de parler ?

1. Théories de la complexité et concept d'émergence

N'étant, à la différence de Bernard Combettes et de Claire Badiou Monferran, pas diachronicien, je n'ai pas croisé le modèle émergentiste au voisinage et en concurrence avec le modèle variationniste. Les genèses langagières (Coupé 2003, Banniard & Philips 2010) et les états de langue ne font pas du tout partie de mon domaine de recherche et de compétence. Toutefois, le document de présentation des travaux du groupe organisateur des rencontres qui sont à l'origine de ce numéro, « Émergence et variation de la langue française », met en rapport le concept d'émergence et l'organisation des systèmes complexes. C'est sur ce terrain que j'ai croisé la question de l'émergence, en lisant Edgar Morin. Sa définition de la complexité – « La complexité [...] c'est échapper à l'alternative entre la pensée réductrice qui ne voit que les éléments et la pensée globaliste qui ne voit que le tout » (1990 : 135) – a guidé ma théorisation générale de la linguistique textuelle comme théorie modulaire (Adam 1990 & 2001a). Cette définition de la complexité est ainsi complétée dans Le Moigne & Morin 1999 :

Mais plus importante encore est la notion d'émergence qui signifie qu'à un moment donné, les éléments constitutifs d'un système font apparaître, par la vertu de la complexité de son organisation, des propriétés et des qualités qui n'existaient pas, pas du tout, pas même potentiellement, au niveau des parties isolées. En outre, cette réalité n'existe jamais comme donnée constituée une fois pour toutes. Elle n'est pas inerte. (Morin, 1999 : 215)

Le concept d'émergence réapparaît dans *La modélisation des systèmes complexes* de Le Moigne : « La notion de complexité implique celle d'imprévisibilité possible, d'émergence plausible du nouveau et du sens au sein du phénomène que l'on tient pour complexe » (1995 : 3). Le problème de la complexité, comme le dit Edgar Morin, bouleverse les habitudes de pensée de la méthode cartésienne. À la division des difficultés répond une autre méthode pour laquelle « la connaissance des parties ne prend sens que si on la lie à la connaissance d'un tout qui, en tant que tout, mérite d'être étudié lui-même. La complexité est dans l'enchevêtrement qui fait que l'on ne peut pas traiter les choses parties à parties, cela coupe ce qui lie les parties, et produit une connaissance mutilée » (Morin, 1999 : 210).

Catherine Fuchs, à propos de l'approche de la paraphrase, illustre parfaitement les conséquences de cette « connaissance mutilée » et elle ouvre l'approche linguistique de la paraphrase et de l'ambiguïté sur la linguistique textuelle en considérant le fait d'isoler les phrases comme une « restriction dommageable » à leur traitement :

On sait que le texte n'a guère été étudié pour lui-même par les linguistes. C'est la phrase que les théories linguistiques ont, pour la plupart, adoptée comme unité d'analyse, et les études menées sur l'ambiguïté et la paraphrase reflètent très largement cette tendance : on s'y intéresse aux ambiguïtés de phrases isolées et aux relations de synonymie entre phrases prises deux à deux, sans considération de contexte plus vaste. [...] L'on ne dispose pas d'études systématiques sur l'ambiguïté et la paraphrase au niveau du texte. De telles études seraient pourtant précieuses, car la limitation à la phrase, dans ce domaine de la constitution de la signification, apparaît comme une restriction dommageable : [...] bien des ambiguïtés potentielles de phrases isolées ne subsistent pas dans un contexte plus large et, inversement, d'autres ambiguïtés sont engendrées par le

tissage progressif des significations au fil du texte ; de même certaines relations de paraphrase sont bloquées ou, au contraire, libérées, selon le contexte. (1985 : 20-21)

Pour combattre la tendance spontanée à la simplification – qui se manifeste en linguistique par l'isolement des phrases ou couples de phrases de leur (co)texte d'insertion –, il est nécessaire d'établir des distinctions et de penser les relations. Comme le souligne fortement Edgar Morin : « Il ne faut pas confondre *distinguer*, opération nécessaire à toute pensée, et *isoler* qui est l'opération de simplification ne parvenant plus à établir la communication entre ce qu'elle a séparé plus encore que distingué » (1999 : 219) et il ajoute fort clairement :

Ce qui, tout au contraire, fait le charme et la richesse de la pensée, c'est d'être capable d'établir les distinctions et les relations, c'est-à-dire de jouer sur deux registres contradictoires. C'est la phrase de Pascal que j'affectionne : je tiens pour impossible de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties et de connaître les parties sans connaître le tout. [...] La connaissance me semble caractérisée par ce mouvement de va et vient. (1999 : 219)

Il y a dans ce premier principe une règle de méthode sur laquelle je fonde mon travail de théorisation de la linguistique textuelle (Adam 1990, 2011a & b). Edgar Morin ajoute encore deux problèmes importants : « il n'y a pas continuité, linéarité : il y a des sauts, il y a des seuils. Il y a des échelles. Le problème de l'échelle est un problème fondamental de toute connaissance » (1999 : 220). À ces problèmes de seuil et d'échelle sur lesquels je vais revenir, il ajoute, de façon très saussurienne, celui de « l'angle de vue ». Sous un certain angle, la lumière, pour reprendre l'exemple canonique, peut être considérée comme une onde, c'est-à-dire une entité matérielle continue, et sous un autre angle, comme granulaire, c'est-à-dire une entité discrète, matérielle et discontinue : « L'angle de vue, l'échelle nous rappellent qu'il faut toujours tenir compte du point de vue de l'observateur. Il n'y a pas d'observation sans observateur » (1999 : 221).

L'usage du concept d'émergence me paraît imposer un certain nombre de précautions méthodologiques. Une propriété d'un système, qui apparaît comme *émergente* à une époque donnée, dans un cadre théorique opérant à un niveau de complexité donné, peut fort bien être expliquée causalement à un stade ultérieur de la théorie, dans un autre cadre théorique ou à un autre niveau de complexité. Si l'on prend l'exemple des propriétés des tiroirs verbo-temporels, les modèles morphologiques, qui aboutissent aux différents tableaux de conjugaison des livres de grammaire, n'expliquent ni l'emploi en discours de ces formes, ni les valeurs concurrentes des temps dits du passé du français (*imparfait, passé simple, passé composé et surcomposé, présent narratif, formes périphrastiques*). On pourrait dire la même chose des conjonctions de coordination « *mais, ou, et, donc, or, ni, car* », liste mémorielle qui est loin d'être homogène à un niveau supérieur de complexité : *ni* et *ou* n'ont pas les mêmes propriétés discursives de liage que *et, mais, donc, or* et *car*. Le changement de point de vue et d'échelle change l'analyse (diachronique, morphologique, syntaxique, énonciative, textuelle) de l'unité linguistique considérée. Cette question d'échelle doit être soigneusement théorisée et l'on verra qu'elle l'a été de diverses manières dans les cadres théoriques dont je vais parler.

Il est possible que des propriétés déclarées un peu rapidement *émergentes* ne soient que

des combinaisons de propriétés basiques dans des systèmes de haute complexité, c'est-à-dire des *propriétés complexes résultantes* et non de *nouvelles propriétés*, des *propriétés émergentes*. On risque d'affirmer qu'une propriété d'un système ne découle pas de ses parties, simplement parce qu'on est incapable de l'expliquer. Et, dans ce cas, la notion d'émergence n'est que la trace de l'incomplétude d'un modèle explicatif. Avant de déclarer qu'on est en face d'un cas d'émergence forte, il faut explorer la piste réductionniste, sans penser pour autant que l'incomplétude des modèles disparaîtra un jour, au sein d'un modèle explicatif parfait et sans refuser par principe la réalité de l'émergence et penser que ce qui apparaît comme nouveau à un niveau supérieur de complexité était nécessairement déjà là au niveau inférieur. La notion d'émergence a le mérite de montrer les limites de la quête explicative réductionniste qui, quoi qu'elle fasse, ne peut tout englober.

La question des seuils est essentielle. Dans mes *Éléments de linguistique textuelle* de 1990, je soulignais déjà le fait qu'en passant de la phrase au texte, le linguiste ne peut pas procéder à une pure et simple extension de son domaine : « Le texte écrit nous force, de façon exemplaire, à comprendre que l'on ne peut pas passer de la phrase (hors prosodie, hors contexte, hors situation) à l'énoncé, par une procédure d'extension. Il s'agit en fait d'une rupture théorique, aux conséquences incontournables » (Culioli, 1984 : 10). Antoine Culioli mettait déjà, dix ans plus tôt, le doigt sur la nécessité de dépasser « la conception simpliste d'une langue décrite comme un stock de phrases isolées, où, à chaque suite correspondrait une analyse syntagmatique indépendante, irréductible » (1973 : 85). Il parlait de dépasser l'observation naïve selon laquelle l'énoncé ne serait qu'une succession linéaire d'unités discrètes, conception qui, disait-il, « enferme le langage à double tour, en faisant de toute phrase un phénomène isolé » (id.). La compréhension d'un texte ne se réduit effectivement pas à l'assimilation phrase par phrase des conditions de vérité individuelles. « Comprendre *Dom Quichotte* n'est pas une opération analytique de décomposition phrastique », écrivait Michel Meyer (1986 : 225), qui prolongeait ce constat empirique par une critique destinée aussi bien à Frege et au calcul des prédicats qu'à la pragmatique : « Le texte est un tout, et non un simple assemblage de propositions indépendantes (et analysables comme telles) que l'on aurait mises bout à bout » (1986 : 252). À la même époque, dans *Univers de la fiction*, Thomas Pavel parvenait exactement à la même conclusion fondée sur une irréductible solution de continuité entre le rang linguistique de la phrase et celui du texte :

Les textes littéraires, tout comme la plupart des ensembles non formels de propositions : conversations, articles de journaux, dépositions de témoins oculaires, livres d'histoire, biographies des gens célèbres, mythes et critiques littéraires, ont en commun une propriété qui étonne les logiciens, mais qui paraît normale à la plupart d'entre nous : la vérité de ces ensembles de propositions ne se définit pas de manière récursive à partir de la vérité des propositions individuelles qui les composent. La vérité globale de l'ensemble ne se déduit pas immédiatement des valeurs de vérité locales des phrases présentes dans le texte. [...] De surcroît, le sens d'un texte peut se déployer à plusieurs niveaux [...]. Il est donc inutile de mettre sur pied une procédure pour évaluer la vérité et la fausseté individuelle des propositions d'un roman, car leur micro-valeur de vérité risque fort de n'avoir guère d'effet sur la vérité du texte pris en sa totalité. (1988 : 27).

Si l'on admet qu'un texte est autre chose et plus que la somme de ses parties (phrases et

signes linguistiques), cela signifie-t-il pour autant qu'il est impossible de prédire le comportement de cet ensemble textuel au moyen de l'analyse de ses parties élémentaires ? Une linguistique ayant, comme toute la linguistique classique, la phrase P pour plafond de complexité, se trouve face à une alternative. D'une part, adopter la *position réductionniste* dominante, pour laquelle une théorie du tout textuel est inutile, car on peut « monter » de phrase en phrase jusqu'au niveau textuel ; l'émergence est alors, tout au plus, une émergence « faible » descriptible au moyen d'une grammaire transphrastique. D'autre part, opter pour une *position émergentiste forte*, selon laquelle le texte est inaccessible à la théorie linguistique. Dans les deux cas, il n'y a pas d'autonomie du niveau textuel et donc besoin d'une linguistique textuelle. Une troisième voie est-elle néanmoins possible, comme je le pense ?

2. Le tout et les parties : problèmes de la phrase et du texte

2.1. Benveniste : « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1966 [1964] : 119-131)

Cet article de Benveniste est un exemple d'établissement de *distinctions* et de *relations* et de mise en avant d'un *seuil*. Dans cette célèbre analyse, la limite inférieure du système est constituée par les « mérismes », traits distinctifs de phonèmes, qui ne comportent aucun constituant de nature linguistique. À l'autre bout de la chaîne, la phrase comporte des constituants, elle ne peut intégrer aucune unité de rang plus élevé de complexité (1966 : 125). La phrase ne se définit ainsi que par ses constituants et le mérisme par sa nature de constituant d'une unité linguistique de rang supérieur. Entre ces deux niveaux, les signes, mots ou morphèmes « à la fois contiennent des constituants et fonctionnent comme intégrants » (1966 : 125). Benveniste donne cette définition de la *forme* et du *sens* au sein du système de la langue :

La *forme* d'une unité linguistique se définit comme sa capacité de se dissocier en constituants de niveau inférieur.

Le *sens* d'une unité linguistique se définit comme sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur.

Forme et sens apparaissent ainsi comme des propriétés conjointes, données nécessairement et simultanément, inséparables dans le fonctionnement de la langue. Leurs rapports mutuels se dévoilent dans la structure des niveaux linguistiques, parcourus par les opérations descendantes et ascendantes de l'analyse, et grâce à la nature articulée du langage. (1966 : 126-127).

Dans Adam 2011a (page 25), j'essaie de représenter cette modélisation fondée sur l'idée d'un saut de niveau générateur de sens vers le haut (intégration) et, vers le bas, d'identification des unités linguistiques : « Une unité sera reconnue comme distinctive à un niveau donné si elle peut être identifiée comme "partie intégrante" de l'unité de niveau supérieur, dont elle devient l'*intégrant* » (Benveniste, 1966 : 125). La dissociation/intégration qui permet d'identifier les unités linguistiques en tant que formes/sens ne peut opérer du texte à la phrase et de la phrase au texte selon le même principe méthodologique. Comme le rappelle Soutet : « Le rapport du tout à la partie ne relève pas du même type de prévisibilité que celui qui existe entre chacune des unités subphrastiques et leurs constituants immédiats » (1995 : 325). Le fait qu'on ne puisse

pas décomposer le texte en phrases en lui appliquant les mêmes procédures qu'à la phrase, au syntagme, au signe et au morphème s'explique par un franchissement de seuil.

Du mérisme à l'intégration des signes dans le niveau catégorématique (prédicatif), l'intégration est interne à la théorie linguistique classique de la langue. Dans le domaine supérieur, des unités de langue intègrent la phrase qui, elle, est définie comme *unité de discours* par Benveniste : « La phrase appartient bien au discours. C'est même par là qu'on peut la définir : la phrase est l'unité du discours. [...] La phrase est une unité, en ce qu'elle est un segment de discours » (1966 : 130). En faisant de la phrase « l'unité du discours », Benveniste la repousse au-delà du dernier niveau de l'échelle des combinaisons linguistiques codées. Avec la phrase « une limite est franchie » (1966 : 128) et il oppose la langue comme système de signes au discours en termes émergentistes :

Si le « sens » de la phrase est l'idée qu'elle exprime, la « référence » de la phrase est l'état de chose qui la provoque, la situation de discours ou de fait à laquelle elle se rapporte et que nous ne pouvons jamais, ni prévoir, ni deviner. Dans la plupart des cas, la situation est une condition unique, à la connaissance de laquelle rien ne peut suppléer. La phrase est donc chaque fois un événement différent ; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt ; c'est un événement évanouissant. (1974 : 227)

Benveniste insiste plus sur le changement de niveau que sur l'accroissement de complexité : « Du signe à la phrase il n'y a pas transition, ni par syntagmation ni autrement. Un hiatus les sépare » (1974 : 65). Le besoin d'un « appareil nouveau de concepts et de définitions » qui se fait alors sentir est ébauché par Benveniste dans le célèbre article sur « L'appareil formel de l'énonciation » et par l'ouverture du programme de la « translinguistique des textes, des œuvres » (1974 : 66). Ce programme a connu un développement immédiat dans un domaine inattendu.

2.2. Barthes continuateur de Benveniste dans l'« Introduction à l'analyse structurale des récits »

En 1966, avec sa très célèbre « Introduction à l'analyse structurale des récits » (1966 : 1-27), Barthes s'inscrit très clairement dans la continuation de Benveniste qu'il admirait. Reprenant mot à mot « la théorie des niveaux (telle que l'a énoncée Benveniste) » (1966 : 5), il la prolonge là où elle s'interrompt :

On le sait, la linguistique s'arrête à la phrase : c'est la dernière unité dont elle estime avoir le droit de s'occuper [...]. Du point de vue de la linguistique, le discours n'a rien qui ne se retrouve dans la phrase : « La phrase, dit Martinet, est le plus petit segment qui soit parfaitement et intégralement représentatif du discours ». La linguistique ne saurait donc se donner un objet supérieur à la phrase, parce qu'au-delà de la phrase, il n'y a jamais que d'autres phrases : ayant décrit la fleur, le botaniste ne peut s'occuper de décrire le bouquet. (1966 : 3)

Le programme de l'analyse structurale des récits a été une des premières applications de la « translinguistique des textes et des œuvres » (1974 : 66). Barthes suit Benveniste mot à mot en déplaçant ses propositions sur le terrain de ce qui allait devenir la

narratologie par resserrement typologique d'un plus vaste programme de recherche d'une « nouvelle linguistique du discours » :

[...] le discours a ses unités, ses règles, sa « grammaire » : au-delà de la phrase et quoique composé uniquement de phrases, le discours doit être naturellement l'objet d'une seconde linguistique. [...] La nouvelle linguistique du discours n'est pas encore développée, mais elle est du moins postulée par les linguistes eux-mêmes. (1966 : 3)

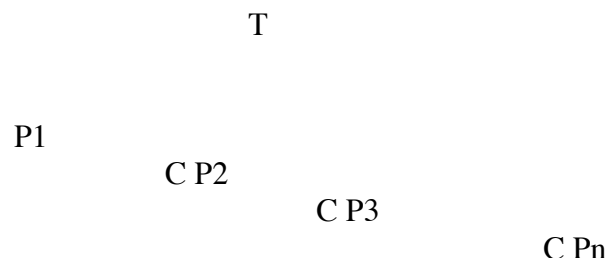
Citant, outre Benveniste, Harris (fondateur de l'analyse de discours) et Ruwet (pour ses analyses structurales de la poésie), Barthes choisit l'option de l'homologie de structure entre la *phrase* et le *discours* au nom d'un principe de sémiotique universelle et d'un strict respect de la pensée de Benveniste :

Quoique constituant un objet autonome, c'est à partir de la linguistique que le discours doit être étudié ; s'il faut donner une hypothèse de travail à une analyse dont la tâche est immense et les travaux infinis, le plus raisonnable est de postuler un rapport homologique entre la phrase et le discours, dans la mesure où une même organisation formelle règle vraisemblablement tous les systèmes sémiotiques, quelles qu'en soient les substances et les dimensions : le discours serait une grande « phrase » (dont les unités ne sauraient être nécessairement des phrases), tout comme la phrase, moyennant certaines spécifications, est un petit « discours ». (1966 : 3)

Selon Barthes, la linguistique fournit à la narratologie naissante « un concept décisif », celui d'organisation d'un « système de sens » qui permet de dire qu'« un récit n'est pas une simple somme de propositions », et qui permet de classer « la masse énorme d'éléments qui rentrent dans la composition d'un récit » (1966 : 4-5). Cette question a été théorisée par les premières « grammaires de récit » et « grammaires de texte ».

2.3. Les grammaires de texte comme théories continuistes

Il ne suffit pas de remplacer le nœud P de la grammaire générative des années 1960 par un nœud T pour obtenir un modèle de distribution permettant de définir T comme un ensemble ordonné de phrases. Les grammaires de texte redéfinissent la phrase comme une unité isolable mais non isolée ; ce que traduit ce schéma de Slakta (1977 : 17) où les connexions inter-phrastiques sont indiquées par le symbole « C » et la progression par les décalages linéaires successifs :



Les contraintes sur les suites bien formées de Phrases touchent aussi bien le lexique que la répétition de segments linguistiques. Les grammaires de texte décrivent les liens de dépendance interphrastique et la cohésion de tout texte à partir des progressions thématiques (Combettes 1983). Le rôle de la nominalisation dans la cohésion (reprise) et la progression textuelle est au moins aussi important que celui des ellipses

recouvrables. Les grammaires de textes théoriseront également les liaisons de *cause*, de *motif* ou de *but*, de *diagnostic*, de *contraste*, etc. Mais ce type de schéma en arbre pose le lien de P à T comme un lien direct et occulte la question que théorise Teun A. van Dijk dès le début des années 1970 : « The difference with sentential grammars, however, is that derivations do not terminate as simple or complex sentences, but as ordered n-tuples of sentences (n1), that is as SEQUENCES » (1973b : 19). Entre le niveau phrastique et le niveau textuel, van Dijk postule l'existence de niveaux intermédiaires de structuration. C'est à certains de ces « n-tuples de phrases », ordonnées séquentiellement, qu'est consacrée une partie de mes travaux (Adam 2011b).

Dans un récent numéro de *Langue française*, Pierre Le Goffic étudie, sur un corpus oral, les « séquences de traitement » de n-tuples de phrases. Après avoir déclaré que « Le texte est fait d'une suite de phrases syntaxiquement bien formées, clairement identifiables » (2011 : 21), il insiste sur l'« inévitable labilité du niveau supérieur (niveau textuel) » (2011 : 22) et il en déduit « la nécessité d'un niveau inférieur (niveau syntaxique) stabilisateur, susceptible de fournir aux deux interlocuteurs un appui régulier, consistant, objectif : c'est, à nos yeux, le rôle que remplit le concept organisateur de "phrase" » (id.). Au rang de traitement textuel, chaque « séquence de traitement syntaxique [...] produite/reconnue est immédiatement intégrée dans un processus global de construction du texte, au cours duquel l'autonomie de chaque unité constituante est réévaluée » (2011 : 11). Prenant appui sur un concept de phrase très souple, Le Goffic conclut :

Quelques que puissent être les problèmes à affronter ici ou là, c'est clairement la solidité du repère de la phrase qui ressort (et qui peut surprendre, à l'aune des idées communément professées). Au total, la phrase, négociée par "séquences" entre l'émetteur et le récepteur, apparaît bien comme un point stable, un point d'appui, le point clé de la construction du texte. (2011 : 22)

Dans une théorie de ce genre, le « processus global de construction du texte » repose sur une réévaluation par séquences de traitement de l'autonomie de chaque unité phrastique. Ce modèle continuiste, sans sauts ou seuils de complexité, ne postule pas de niveaux intermédiaires de structuration alors que, pour ma part, je nomme ces « séquences de traitement » : *périodes*, *séquences*, *parties d'un plan de texte* et fixe comme tâche à la linguistique textuelle leur théorisation.

2.4. La linguistique transphrastique comme dépassement du modèle continuiste

Les grammaires et linguistiques transphrastiques ont poursuivi la quête des unités et théorisé le passage au transphrastique comme un saut de niveau qui exige un appareil nouveau de concepts et de définitions. Les mêmes unités de langue, par saut quantitatif et qualitatif, changent de fonction et de valeur. Un adverbe, une conjonction, un pronom ou un morphème verbo-temporel remplissent une fonction non plus seulement morpho-syntaxique, mais de connexion transphrastique, ouvrant ou fermant des empan textuels d'ampleur variée.

Charolles (1988, 1993, 1997) et Combettes (1992 & 1993) ont montré que les solidarités syntaxiques n'ont qu'une portée très limitée. Dès que l'on passe le seuil du syntagme et du noyau de la phrase de base pour entrer dans le domaine de la phrase

complexe ou périodique et dans le domaine transphrastique, d'autres systèmes de connexions apparaissent, qui ne reposent pas sur des critères morpho-syntaxiques, mais sur des marques et des instructions relationnelles de *portée* plus ou moins lointaine. Le dépassement du modèle continuiste Phrase >> Texte est alors clairement postulé. Les connexions textuelles possèdent, selon Charolles, deux propriétés essentielles : elles « reposent sur l'occurrence de marques instructionnelles ayant pour fonction conventionnelle de signaler au destinataire que telle ou telle unité doit être comprise comme entretenant telle relation avec telle ou telle autre » (1993 : 311) ; elles « sont capables de fonctionner à longue distance » et « le discours, à la différence de la phrase, est une entité structurellement ouverte » (id.). Autour des concepts de *période*, de *chaînes*, de *portée* et de *séquence*, nous nous sommes efforcés, l'un et l'autre, de définir les grandes catégories de marques qui permettent d'établir ces connexions qui ouvrent ou ferment des segments textuels plus ou moins longs, objets des « séquences de traitement » de Le Goffic.

Les niveaux textuel et morpho-syntaxique étant différents et assez largement indépendants, la « distorsion », le décalage entre les catégories établies de la grammaire et celles de la linguistique transphrastique ne doivent pas étonner et l'on comprend que Prandi parle de « grammaire de règles » pour ces « régions de la grammaire qui fonctionnent comme des systèmes de structures et de règles de construction non négociables » (2007 : 71) et qu'il parle de « grammaire d'options » pour ces cas où un éventail d'options fonctionnellement équivalentes, une sorte de répertoire d'options, sont au service des projets communicatifs du sujet parlant. Je partage depuis 20 ans le programme fixé par Combettes aux linguistiques transphrastique et textuelle : élaborer des concepts spécifiques et définir des classes d'unités « intermédiaires [...] entre la langue et le texte » (1992 : 107). Comme il le dit encore : « L'opposition phrase/texte ne fait pas le tri entre des phénomènes linguistiques qui relèveraient de la phrase et ceux qui relèveraient du texte, mais elle s'attache à distinguer des propriétés diverses – les unes phrastiques, les autres textuelles – d'une même structure de langue » (1993 : 47). C'est ce à quoi s'attachent Combettes (1998) à propos des constructions détachées et Charolles (2002) à propos des expressions référentielles.

3. La linguistique textuelle de Coseriu et le problème de l'émergence du sens

3.1. L'autonomie du niveau textuel et de la linguistique textuelle

Le terme même de *linguistique du texte* a été introduit par Eugenio Coseriu, dans un article écrit, au milieu des années 1950, en espagnol, dans une revue allemande et traduit en français seulement en 2001. Jetant alors les bases de ce qu'il appelle une « linguistique de l'activité de parler », il remarque que la linguistique des langues, qui existe déjà, est une « linguistique de l'activité de parler *au plan historique* » et qu'il existe aussi « déjà *une certaine linguistique du texte*, c'est-à-dire une linguistique de l'activité de parler *au plan particulier* (qui est aussi étude du “discours” et du “savoir” qu'il requiert). Ce que l'on appelle “stylistique de la parole”, c'est précisément une linguistique du texte » (2001 : 38 ; *je traduis de l'espagnol cette citation et les suivantes*). Coseriu distingue la *grammaire transphrastique* de la *linguistique textuelle*

et considère, à mon sens très justement, la grammaire transphrastique (« transoracional ») comme une science auxiliaire indispensable pour la linguistique du texte (2007 : 322). Cette grammaire transphrastique, qui prolonge la syntaxe de la phrase et la grammaire d'une langue donnée (2007 : 395), a pour objet le texte en tant que niveau de structuration idiomatique (2007 : 117) ou « niveau grammatical d'une ou plusieurs langues données » (2007 : 321). La grammaire transphrastique n'a pour tâche ni « le texte comme organisation supra-idiomatique des actes linguistiques » (2007 : 321), ni la description « des classes de textes et de genres comme le récit, le rapport, l'histoire drôle, l'ode, le drame, la nouvelle » (2007 : 321-322) ; telle est, en revanche la tâche que Coseriu assigne à la linguistique textuelle et la position que je défends également : « Le texte étant quelque chose d'individuel [...], la linguistique du texte diffère autant de la linguistique en général que de l'autre forme de "linguistique du texte", c'est-à-dire la *grammaire transphrastique* » (2007 : 300-301). Sa « linguistique de l'activité de parler » est fondée sur une distinction de trois niveaux ou « compétences » complémentaires et relativement autonomes : le niveau du *langage* en général, le niveau des *langues historiques* (niveau idiomatique) et le niveau des *textes* défini comme « la série d'*actes linguistiques* connexes que réalise un locuteur donné dans une situation concrète qui, naturellement, peut prendre une forme parlée ou écrite » (2007 : 86). Son objet étant « le niveau individuel du linguistique », il définit ainsi la nécessité d'une linguistique textuelle :

Ce qui fonde, l'autonomie du niveau textuel et, par là-même celui de la linguistique textuelle, ne peut être qu'une fondation *fonctionnelle*. Et seul le fait qu'il existe une classe de contenu qui est proprement un contenu textuel ou contenu donné à *travers* les textes justifie l'autonomie du niveau textuel. (2007 : 156)

C'est en raison de cette émergence d'un *contenu textuel* ou *contenu donné à travers des textes* que Coseriu considère la linguistique textuelle comme une « *linguistique du sens* » (2007 : 156). Position proche de *Cohesion in English* d'Halliday et Hasan : « Un texte ne doit pas du tout être vu comme une unité grammaticale, mais comme une unité d'une autre espèce : une unité sémantique. Son unité est une unité de sens en contexte, une texture qui exprime le fait que, formant un tout, il est lié à l'environnement dans lequel il se trouve placé » (1976 : 293). Une idée de fond de Coseriu nous ramène à la problématique du *tout* textuel différent de la somme de ses *parties* et donc de l'émergence d'un « sens exprimé et compris » :

D'un côté, l'activité de parler n'utilise pas tout ce que la langue tient à sa disposition dans et pour telle ou telle circonstance ; de l'autre, l'activité de parler ne se limite pas à mettre en œuvre la langue, mais elle la dépasse, puisque *connaître*, c'est constamment dépasser ce que l'on *sait* déjà. L'activité de parler [...] est création : l'activité de parler accroît, modifie et re-crée continuellement le savoir sur lequel elle se fonde. [...] L'activité de parler est *dire quelque chose de nouveau au moyen d'une langue*. [...] Mais comment se fait-il que le discours ait un sens exprimé et compris qui va au-delà de ce qui est « dit » et qui va même au-delà de la langue ? (2001 : 54)

3.2. Comprendre et traduire *La Métamorphose*

L'exemple favori de Coseriu, que je reprends car c'est un magnifique exemple d'invention de quelque chose de totalement nouveau dans la langue allemande, est celui

de *Die Verwandlung/La Métamorphose* de Franz Kafka. L'idée défendue par Coseriu est que le sens de ce texte ne réside pas dans un résumé du genre : *Un beau matin, le voyageur de commerce Gregor Samsa se réveille transformé en énorme insecte ; il meurt finalement au grand soulagement de ses proches fort embarrassés par cette métamorphose monstrueuse*. L'addition des signes composant les phrases du récit, les paragraphes additionnés et composant les trois sections numérotées ne suffisent pas à donner par composition linéaire le sens d'un texte aussi complexe et « parfaitement ambigu » (Dentan, 1961 : 9), qui « entretient le malaise et la perplexité » (id.).

Les signes linguistiques qui figurent dans *La métamorphose* de Kafka racontent, au moyen de leurs signifiés, un état de choses déterminé qui requiert une interprétation. Devant un texte comme celui-là nous nous posons des questions sur le *signifié* de la transformation du représentant de commerce Gregor Samsa en insecte monstrueux : nous avons lu quelque chose, nous l'avons compris du point de vue du signifié purement linguistique, et malgré tout nous restons dubitatifs sur ce que tout cela *signifie*. [...] Nous continuons à nous demander ce que *signifie* tout cela, c'est-à-dire quel est son *sens*. (2007 : 154)

Cette idée d'émergence d'un « sens » passe un peu vite sur le traitement des énoncés. Pour définir une démarche de linguistique textuelle, repartons du tout début du texte, à commencer par la première phrase et le problème de sa traduction, c'est-à-dire de son interprétation :

(1) *Als Gregor Samsa eines Morgens aus unruhigen Träumen erwachte, fand er sich in seinem Bett zu einem ungeheueren Ungeziefer verwandelt.*

(2) Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin au sortir de rêves agités, il se retrouva dans son lit changé en un énorme cancrelat.

Claude David, dans son édition bilingue (Gallimard, Folio 1991), propose la traduction (2), qui peut être ainsi revue, pour plusieurs raisons :

(3) Lorsque Gregor Samsa, un matin, s'éveilla de rêves inquiétants, il se trouva dans son lit métamorphosé en monstrueuse vermine.

Les rêves de Gregor sont, en allemand, plus qu'« agités » : ils sont « inquiétants » (*unruhigen*) et ce mot programme ce qui suit et même le choix du genre de tout le texte. Le même préfixe, présent dans *ungeheueren*, fait de l'insecte que cet adjectif détermine plus qu'un bête « énorme », un animal aussi surprenant qu'inquiétant : ce que l'adjectif « monstrueux » rend mieux. Enfin, en allemand, cette phrase se termine par le même lexème *verwandelt* que le titre *Die Verwandlung*, ce qu'efface la traduction par le participe du verbe « changer ». Le périphrase nous oblige à choisir « métamorphosé », si nous traduisons non pas une phrase, mais un texte avec son périphrase. Reste la question difficile de la traduction de *Ungeziefer*. David propose « cancrelat », alors que le mot choisi par Kafka est plutôt « vermine » (idée de grouillement). Il faut considérer cette fois le co-texte aval de la suite du premier paragraphe pour faire un choix de lecture et de traduction :

[P2] Il était allongé sur la carapace dure de son dos, et voyait, lorsqu'il levait un peu la tête, son ventre brun, bombé par des indurations arquées, sur la hauteur duquel la

couverture, prête à glisser, pouvait à peine se tenir. [P3] Ses nombreuses jambes, pitoyablement minces comparativement à sa corpulence habituelle, tremblotaient désespérément devant ses yeux.

[P4] « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » pensa-t-il. [P5] Ce n'était pas un rêve. [P6] Sa chambre, une véritable mais un peu trop exigüe chambre d'homme, s'étendait tranquillement entre les quatre murs bien familiers. [...]

Le fait que son dos soit dur comme une carapace nous incite à passer du mot *vermine* choisi par Kafka, mais qui est plus large et vague, à un insecte comme la blatte (allemand *Schabe*) aux noms vulgaires de *cafard* (allemand *Küchenschabe*) ou encore *cancrelat*, qui connotent un milieu sale, des parasites dégoûtants. Le mot *cafard* est tentant en raison de sa polysémie en français : insecte certes, mais aussi état psychologique qui correspondrait bien au début du troisième paragraphe où le temps maussade et la pluie qui tombe rendent Gregor « tout mélancolique » (« *ganz melancholisch* »). L'impact de cotexte verbal sur les signes amène le lecteur (et le traducteur) à recatégoriser *vermine* en *blatte* à partir de P3 et même en *cafard* dès le début du troisième paragraphe. Doit-on pour autant, au nom d'un principe de causalité rétrograde du tout sur la partie, traduire rétroactivement le dernier signe de la première phrase, volontairement laissé vague par Kafka ? Comme le préconise Meschonnic dans sa *Poétique du traduire* : « *L'unité n'est pas le mot, mais le texte. C'est le primat de l'organisation textuelle sur les unités philologiques qui impose de tirer les conséquences en traduction de ce primat, qui est celui du rythme* » (1999 : 335). Les flottements des signes et leurs recatégorisations font partie de ce rythme textuel.

Ce roman est génériquement un *roman fantastique* car ce qui est incroyable d'un point de vue réaliste (la métamorphose comme intrusion du surnaturel dans le monde réel du représentant de commerce) est assumé dans son évidence et ses conséquences très concrètes par des personnages plus dérangés dans leur confort petit-bourgeois et plus dégoûtés que perturbés logiquement. L'interprétation onirique étant repoussée par la phrase P5 (« Ce n'était pas un rêve »), la métamorphose est posée comme effective et non imaginaire : elle est ainsi une composante du monde du texte aussi réelle que la « véritable chambre d'homme » (P4) dans laquelle tout se passe. Le cauchemar est transformé en récit réaliste et, au lieu d'un décalage entre la logique réaliste du récit et l'événement surnaturel qui en est le cœur, on est confronté à une proximité (proprement fantastique) des deux mondes. Le lecteur est ainsi placé entre *l'angoisse* d'un cauchemar et *l'humour* d'une écriture profondément ambivalente.

Les signes textuels qui constituent les unités linguistiques de langue allemande ou française dans la traduction sont employés *en texte*, ce sont ainsi des unités dont le *signifié* et la *désignation* (acte de référence lié à l'emploi des signes de la langue qui construisent pas à pas un monde fantastique) « forment ensemble dans le texte l'expression d'une unité de contenu supérieur de nature plus complexe : le *sens* » (Coseriu, 2007 : 153). Nous comprenons ainsi qu'il est effectivement nécessaire de postuler un niveau textuel où émerge un sens, nous comprenons que « La valeur d'une forme est tout entière dans le texte dont on l'a prise » (Ferdinand de Saussure). Mais ce « sens » est-il ici une propriété émergente forte, n'est-il pas plutôt une *propriété complexe résultante*, dans un *système de très haute complexité* ? Telle est du moins la conception du texte que la linguistique textuelle a, selon moi, pour tâche de théoriser,

sans réduction simplificatrice logico-grammaticale ou métaphorique.

Références bibliographiques

- Adam, Jean-Michel 1990, *Éléments de linguistique textuelle*, Bruxelles, Mardaga.
- 2011a [2005], *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, A. Colin.
- 2011b [1992], *Les textes : types et prototypes*, Paris, A. Colin.
- Andler, Daniel, Fagot-Largeault Anne et Saint-Sernin, Bertrand 2005, « L'Émergence », dans *Philosophie des sciences*, t. II, Chap. VIII, Paris, Folio, coll. « Essais », p. 939-1048.
- Badiou-Monferran, Claire 2010, « Le "français préclassique" et l'"Early Modern French" », in *Volume d'articles déposés en vue de son HDR*, non paginé, à paraître.
- Banniard, Michel & Philips, Dennis (éds.) 2010, *La fabrique du signe. Linguistique de l'émergence*, Toulouse, PU du Mirail.
- Barthes, Roland 1966, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* 8, 1-27.
- Benveniste, Emile 1966, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.
- 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- Charolles, Michel 1988, « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences », *Pratiques* 57, 3-13.
- 1993, « Les plans d'organisation du discours et leurs interactions », *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, S. Moirand et alii (éd.), Peter Lang, Berne, 301-314.
- 1997, « L'encadrement du discours. Univers, champs, domaines et espaces », *Cahiers de Recherche linguistique* 6, 1-73.
- 2002, *La référence et les expressions référentielles en français*, Paris, Ophrys.
- Combettes, Bernard 1983 : *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- 1992a, *L'organisation du texte*, Metz, Publication du Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz.
- 1992b, « Questions de méthode et de contenu en linguistique du texte », *Études de linguistique appliquée* 87, 107-116.
- 1993, « Grammaire de phrase, grammaire de texte : le cas des progressions thématiques », *Pratiques* 77, 43-57.
- 1998, *Les constructions détachées en français*, Paris, Ophrys.
- Coseriu, Eugenio 1994 [1980], *Textlinguistik : Eine Einführung*. Tübingen-Basel : Francke.
- 2001, *L'homme et son langage*, Louvain-Paris, Peeters.
- 2007, *Lingüística del texto. Introducción a la hermenéutica del sentido* ; édition et annotation d'Oscar Loureda Lamas. Madrid : Arco/Libros.
- Coupé, Christophe 2003, *De l'origine du langage à l'origine des langues. Modélisations de l'émergence et de l'évolution des systèmes linguistiques*. Thèse de l'université de Lyon 2, en ligne.
- Culioli, Antoine 1973, « Sur quelques contradictions en linguistique », *Communications* 20, 83-91.
- 1984 : Préface de *La Langue au ras du texte*, F. Atlani et al. (éds.), P.U. Lille, 9-12.
- Dentan, Michel 1961, *Humour et création littéraire dans l'œuvre e Kafka*, Genève, Droz.
- Dijk, Teun Adrianus van 1972a, *Some Aspects of Text Grammars*, The Hague, Mouton.
- 1972b, « Aspects d'une théorie générative du texte poétique », in *Essais de sémiotique poétique*, A.-J. Greimas et al. (eds.), Paris, Larousse, 180-206.
- 1973a, « Modèles génératifs en théorie littéraire », in *Essais de la théorie du texte*, Ch. Bouazis et al. (eds.), Paris, Galilée, 79-99.
- 1973b, « Text grammar and Text logic », in *Studies in Text Grammar*, J. S. Petöfi & H. Reiser (eds.), Dordrecht, Reidel, 17-78.
- 1984, « Texte » in *Dictionnaire des littératures de langue française*, de Beaumarchais et al. (eds.), Paris, Bordas, 2281-2289.

- Fuchs, Catherine (éd.) 1985, *Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles*, Berne, Peter Lang.
- Gaudin, François 2005, « Y a-t-il de la non linéarité en sémantique ? », in J. Guespin-Michel (dir.), *Émergence, complexité et dialectique. Sur les systèmes dynamiques non linéaires*, Paris, Odile Jacob, p. 279-288.
- Guespin-Michel, Janine et Ripoll, Camille 2005, « Systèmes dynamiques non linéaires, une approche de la complexité et de l'émergence », dans J. Guespin-Michel (dir.), *Émergence, complexité et dialectique. Sur les systèmes dynamiques non linéaires*, Paris, Odile Jacob, p. 15-47.
- Halliday, Michael A. K. & Hasan, Ruqaiya 1976, *Cohesion in English*. Longman : London-New York ; 15^e éd. 1997.
- Le Goffic, Pierre 2011, « Phrase et intégration textuelle », *Langue française* 170, 11-28.
- Le Moigne, Jean-Louis 1995, *La modélisation des systèmes complexes*, Paris, Dunod.
- Le Moigne, Jean-Louis & Morin, Edgar 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan.
- Meschonnic, Henri 1999, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.
- Meyer, Michel 1986, *De la problématique*, Bruxelles, Mardaga.
- Morange, Michel 2008, « La question de la vie au début du XXI^e siècle », *Noesis* [en ligne], N° 14, mis en ligne le 28 juin 2010 ; consulté le 16 septembre 2011. URL <http://noesis.revues.org/index1654.html>.
- Morin, Edgar 1990, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF éditeur.
- Pavel, Thomas 1988 [1986], *Univers de la fiction*, Paris, Seuil
- Prandi, Michele 2007, « Les fondements méthodologiques d'une grammaire descriptive de l'Italien », *Langages* 167 : 70-84.
- Rastier, François 1989, *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Saussure, Ferdinand de 2002, *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Slakta, Denis 1977, « Introduction à la grammaire de texte », *Actes de la session de linguistique de Bourg-Saint-Maurice*, publications du conseil scientifique de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 4-8 septembre 1977 : 7-63.
- Soutet, Olivier 1995, *Linguistique*, Paris, PUF.
- Victorri, Bernard 2005, « Trois modèles informatiques pour l'émergence du langage », conférence en ligne, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009730/fr/>.

Jean-Michel ADAM

Université de Lausanne